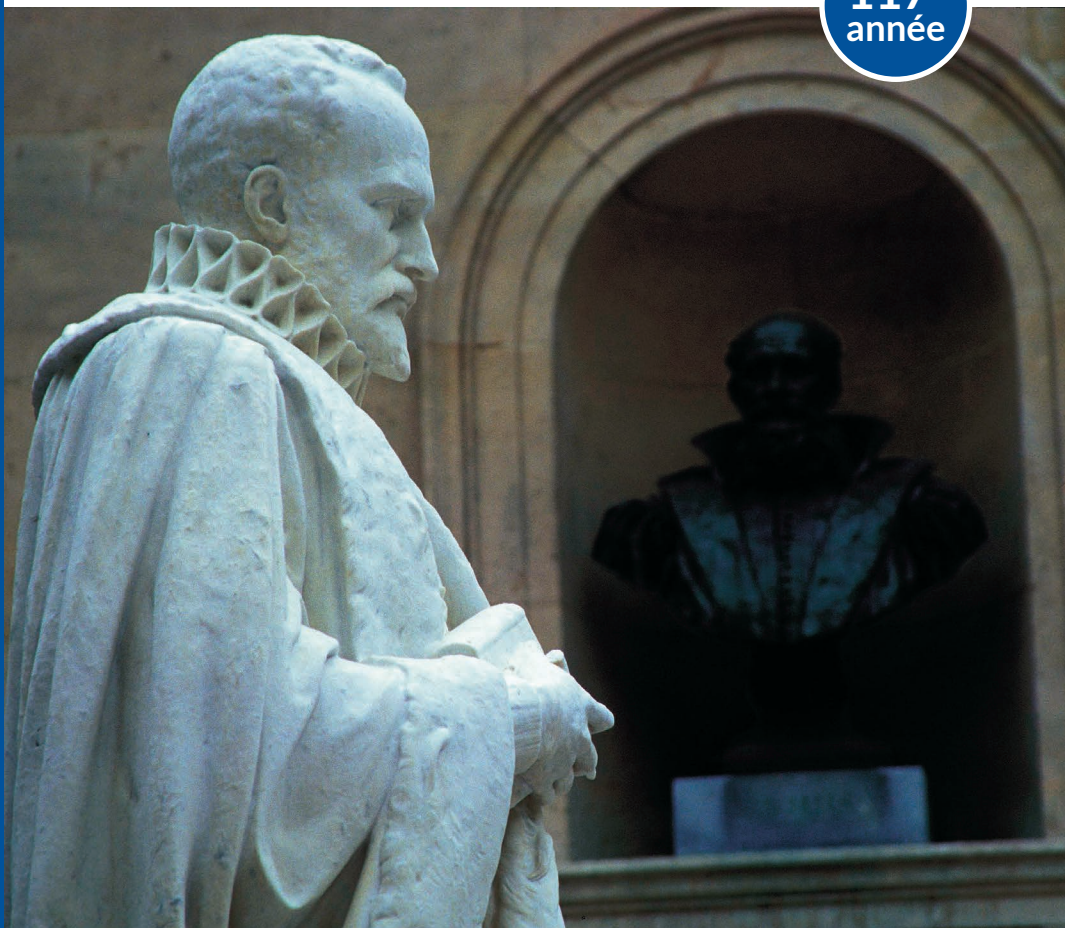


# ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2016 - 2017

Résumé des cours et travaux

117<sup>e</sup>  
année



COLLÈGE  
DE FRANCE  
— 1530 —

# HISTOIRE DES POUVOIRS EN EUROPE OCCIDENTALE, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Patrick BOUCHERON

Professeur au Collège de France

---

Mots-clés : histoire, Moyen Âge, pouvoir, commune, expérience, fiction, vérité, images, corps, Léviathan

---

La série de cours « Fictions politiques » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/course-2016-2017.htm>) ainsi que le séminaire « L'expérience communale » (<https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/seminar-2016-2017.htm>).

## ENSEIGNEMENT

### COURS – FICIONS POLITIQUES

#### **Introduction**

En abordant « le long Moyen Âge d'Ambroise de Milan », le cours de l'année précédente visait cette période si ancienne (le Moyen Âge) où un souvenir plus ancien encore (Ambroise de Milan) s'obstinait à revenir pour hanter le présent, un passé qui ne cessait de recommencer, qui se transformait en recommençant, mais qui en retour relançait et transformait le temps politique. Ce jeu des formes, continuellement actif, vivace, énergique est le contraire en somme d'une tradition, qui encombre le présent d'un passé insistant, obstiné, inerte ; le contraire d'un passé qui ne passe pas puisque, lors de l'année 2015-2016, il ne fut question que de passages, de luttes, de réminiscences, de spectres, de promesses (de tout ce dont rêvait Walter Benjamin dans, précisément, *Le livre des passages*). Ce jeu des formes est une configuration politique, c'est-à-dire très exactement la mise en présence de plusieurs fictions politiques. « Souvenirs, fictions, croyances » : c'était la première partie du titre de l'année dernière. En ciblant le moyen terme, à l'articulation du triptyque, « fictions », on ne cherche peut-être rien d'autre que tenter de répondre à cette question : que croit-on vrai de ce dont on se souvient ?

### Cours 1 – « Chaque époque rêve la suivante »

10 janvier 2017

Si « l'histoire est cet effet de songe laborieux par lequel nous nous soulevons de la nuit au jour, de la mort à la vie » (Jules Michelet, « Avenir ? Avenir ? », 1842), alors une réflexion historique sur la puissance fictionnelle de la tyrannie peut nous permettre d'envisager les tyrannies d'aujourd'hui. L'enquête reprend donc devant le tyran attirant peint par Ambrogio Lorenzetti dans le *palazzo pubblico* de Sienne en 1338 : porte-t-il un masque ou vient-il d'être démasqué ? La question d'un pouvoir qui se caricature lui-même pour désarmer par avance toute possibilité de critique subversive pose la question des rapports entre pastiche et postiche, question sur laquelle on reviendra à la toute fin du cours. Mais, pour l'heure, cette première séance introductive se poursuit par un effort de définition, prenant notamment en compte les travaux de la critique littéraire sur *factio* et *figura*, entre théories artéfactuelles et risques du panfictionnalisme. On propose une critique déflationniste de la fiction comme mise en tension d'une expérience de pensée, entre le pôle mimétique et le pôle axiomatique. Dès lors, la fiction politique peut être définie comme une forme narrative de théorie de la politique ou, avec Michel Foucault, une épreuve de pensée qui, depuis le passé, produit des « effets de vérité » sur l'aujourd'hui et éclaire la politique à venir.

### Cours 2 – La vérité : avant, après

17 janvier 2017

*Post-truth* est le mot de l'année, mais désigne-t-il un moment ou un régime ? Qu'est-ce que vivre la post-vérité et comment une réflexion historique sur l'avant de la vérité peut-elle jeter des lueurs d'intelligibilité sur nos hantises contemporaines ? On repart d'une analyse de Michel Foucault qui, dans *Du gouvernement des vivants*, établit cinq articulations historiques entre l'art de gouverner et la manifestation de la vérité. Prenant à rebours cette généalogie, dont les moments se superposent davantage qu'ils ne se succèdent, on se porte en-deçà du seuil de répulsion machiavélienne pour examiner les doctrines médiévales de la vérité : faisant du pape un « docteur de vérité », la réforme grégorienne renforce la théorie transcendantale d'une vérité comme hypostase du Christ. Mais elle n'empêche pas le développement parallèle, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle surtout, des procédures rationnelles d'approximation du vrai par « certitudes probables », construisant une définition logique de la vérité. Car le pouvoir des doctes se fonde sur « l'orthodoxie de l'invraisemblable » (Catherine König-Pralong), autrement dit, la faiblesse de croire. Le cours s'achève sur un retour à Machiavel et à une analyse de son exigence d'*andar drieto alla verità effettuale della cosa*.

### Cours 3 – Archéologie des erreurs collectives

24 janvier 2017

Entre *alternative facts* et vérités hyperboliques, la confusion des temps repose aujourd'hui à nouveau frais l'angoissante question de la croyance politique. La séance est consacrée à une analyse comparée des *Rois thaumaturges* de Marc Bloch (1924) et du *Frédéric II* d'Ernst Kantorowicz (1927) dans leur manière d'articuler

savoirs médiévistes et hantises politiques du contemporain. Celles-ci viennent notamment de l'expérience de la Grande Guerre, qui amène Marc Bloch à traiter « l'éclat trompeur des rois » comme l'on dénonce les « bobards » des tranchées : « aussi est-il difficile de voir dans la foi au miracle royal autre chose que le résultat d'une erreur collective ». La notion de fiction politique permet de résoudre la difficulté, et l'on suit alors Kantorowicz critique de lui-même et des enthousiasmes théologico-politiques de sa jeunesse dans *Les Deux Corps du roi* (1954). La conception que les juristes médiévaux se font des opérations du droit créant une *persona ficta* (« la fiction prend pour vrai ce qui est certainement contraire au vrai » selon Cino da Pistoia) permet de donner consistance à cette position théorique, tout en s'interrogeant sur la révolution normative du christianisme qui s'exprime par le récit plutôt que par le commandement.

#### **Cours 4 – La société eucharistique**

31 janvier 2017

Le christianisme se définit donc par sa capacité à capturer le récit par l'ordre normatif tout en l'animant du mouvement perpétuel de la glose créant les conditions d'un événement sans fin. Mais quelle est sa *figura*, cette « esquisse de fiction » qui façonne, invente, représente et feint tout à la fois la société ? On fait ici l'hypothèse que c'est le mystère eucharistique qui configure la société tout entière, ou qui en est, pour reprendre la terminologie de Hans Blumenberg, la métaphore rectrice. Mais l'eucharistie en tant que la réforme grégorienne l'a transformée, dès lors que l'Église prend le tournant du réalisme eucharistique de la transsubstantiation. On rappelle ici les grandes étapes historiques, le coût théorique et la portée politique d'une telle décision, qui va à l'encontre de la théorie augustinienne du signe. Le coup de force de la présence réelle a des conséquences sur l'architecture de l'édifice ecclésial comme de l'institution ecclésiale. Mais elle est aussi difficile à croire : voici pourquoi le cours s'achève sur l'évocation des incroyants de la présence réelle, rétifs à cette orthodoxie de l'in vraisemblable, tels que des cas fameux documentés par les sources judiciaires les révèlent.

#### **Cours 5 – Le pouvoir cannibale**

7 février 2017

Le songe de Louis VII raconté par Rigord dans ses *Gesta Philippi Augusti* figure une inquiétante Cène royale. Il vaut comme métaphore et préfiguration, mais aussi comme avertissement face aux ambivalences et aux insuffisances de la religion royale. On se propose d'étudier son inversion monstrueuse à partir des gloses bibliques du pouvoir des rois, oscillant entre manducation ecclésiastique et dévoration laïque. On appellera donc pouvoir cannibale le retournement de la société eucharistique contre elle-même. Cette hypothèse permet de mieux comprendre certains traits de l'imaginaire politique de la royauté, s'exprimant notamment dans la figure du roi chasseur, mais aussi son dérèglement au XVI<sup>e</sup> siècle, dès lors que les conflits de religion expriment également l'histoire sensible de la « sainte horreur » provoquée par l'eucharistie. La question anthropophagique repose donc la question de la barbarie, et le cours s'achève par une analyse des fameux textes de Montaigne sur les cannibales, qui maintiennent le pari de l'universel tout en creusant par l'écriture le lieu de l'autre.

## Cours 6 – Face au *Léviathan*, 1 : l'événement visuel

21 février 2017

L'analyse iconographique du mystère de l'hostie profanée représenté par Paolo Uccello dans la prédelle d'Urbino (1467-1468) permet de poser la question de la mise en scène du théâtre eucharistique, du statut de l'emblème, mais aussi de la réversibilité de la fiction politique : entre la bête et le souverain, entre les sauvages du Nouveau Monde et l'ensauvagement de l'Ancien Monde. Demeure toutefois une question : pourquoi faut-il, à certains moments, rendre visible, pourquoi la pensée devrait-elle parfois s'immobiliser dans les images ? C'est devant un événement de pensée qui est aussi un événement visuel que la réflexion connaît son coup d'arrêt : le frontispice du *Léviathan* de Thomas Hobbes (1651). Nous revoici donc face au monstre : va-t-il nous dévorer ou nous incorporer ? Et pourquoi Hobbes ne peut-il penser l'État sans en créer l'image ? L'analyse s'interroge, avec Louis Marin, sur les enjeux de la forme même du frontispice, donnant à voir en façade du livre l'inscription d'un nom illisible. Elle questionne ensuite, avec Quentin Skinner, les modalités de l'éloquence visuelle dans les différents traités de Hobbes – où l'on retrouve la critique républicaine et le pouvoir cannibale.

## Cours 7 – Face au *Léviathan*, 2 : nul ne sait ce que peut le corps politique

15 février 2017

En comparant le frontispice du *Léviathan* aux vertus royales de l'*Eikon basilikè*, on propose une relecture de l'emblématique du pouvoir souverain qui vaut autant pour ce qu'elle cache que pour ce qu'elle montre. On évoque ensuite les nombreux débats (attributions, interprétations, traditions) que l'œuvre a suscité en histoire de l'art, notamment à partir de l'enquête de Horst Bredekamp, mais aussi en philosophie politique, depuis l'essai de Carlo Ginzburg définissant « le *Léviathan*, création artificielle, [qui] se dresse face à ceux qui l'ont créé par leur pacte – ceux dont il est fait – comme un objet qui remplit de crainte ». De quoi est faite cette crainte ? De terreur sacrée, de révérence, d'obéissance ? Et si la figure du roi sacrée était une illusion d'optique ? Autant de question qui obligent à redéfinir la notion même d'incorporation.

## Cours 8 – Face au *Léviathan*, 3 : morphologie et histoire

7 mars 2017

Le cours se relance sur les formes chrétiennes de l'incorporation à partir de différentes études de cas (le principe féminin du gouvernement franciscain *sicut mater*, la Vierge de miséricorde et le sein d'Abraham, comme autant d'exemples de l'indécision sexuelle de l'anthropologie chrétienne). Sur le plan figuratif, la métaphore organiciste du portrait du roi en procède évidemment. Mais dans le cas hobbesien, la « personne fictive » du souverain institue plutôt une métaphore artificialiste : de la multitude instituante, le *Léviathan* fait le peuple institué, dans lequel se reconnaissent les individus qui le composent. En suivant les transformations de ces formes composites, notamment par l'acclimatation française de la figure du *Léviathan* dans les portraits du roi aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, on s'interroge encore sur la réversibilité des fictions politiques dans des formes parodiques ou subversives.

### Cours 9 – Les passagers clandestins de la fiction

14 mars 2017

« De symbole de *dignitas* perpétuelle, la métaphore du corps politique devient alors le chiffre du caractère absolu et surhumain de la souveraineté », a écrit Giorgio Agamben dans *Homo sacer*. Peut-on, depuis le *Léviathan*, revisiter la querelle de la sécularisation, notamment à partir de la controverse entre Carl Schmitt et Erik Peterson ? C'est d'abord ce que l'on tente dans cette séance. L'interprétation ésotérique de l'image pose la question du monstre en politique, mais aussi de la manière de le démasquer. L'analyse reprend à partir du personnage conceptuel du Fou au chapitre 15 du *Léviathan*, que l'on définit avec Céline Spector comme un *free rider*, passager clandestin du système politique, dont le rôle est d'affronter sans louvoyer la déraison des fictions politiques.

### Cours 10 – Qu'est-ce que préfigurer ? Des généalogies à rebours

21 mars 2017

On est parti du postulat foucauldien que la fiction politique faisait l'expérience d'une politique qui n'existait pas encore à partir d'une vérité historique. Mais qu'est-ce, dans ce cas, qui est préfiguré ? Contre la croyance littéraire à la prédestination des œuvres, on peut supposer que tout auteur invente ses devanciers et établit des généalogies à rebours. Dans l'ordre politique, d'Alexandre le grand à Napoléon, on peut agir pour que se réalise ce qui était écrit d'avance : le recours à la préfiguration est alors censé, avance Blumenberg, « garantir à l'action la certitude de la décision ». Cette hypothèse est alors testée à partir de quelques figures souveraines du XIII<sup>e</sup> siècle (de saint Louis à Baybars), en s'interrogeant sur la capacité des puissants à devenir, de leur vivant même, des personnages de roman. Une telle réflexion débouche sur une analyse du dérèglement paroxystique du pouvoir à partir du cas de Néron. Car c'est aussi au miroir de cet imaginaire néronien de la cruauté grotesque que la pensée politique médiévale a pensé la tyrannie.

### Cours 11 – Pastiche, postiche et pouvoir parodique

21 mars 2017

À Rome, mais pas seulement, les intellectuels furent prompts à légitimer la tyrannie. C'est à interroger cette étrange fascination pour la puissance fictionnelle du pouvoir autoritaire qu'est consacrée cette dernière séance du cours. Elle nous remet donc face au visage du tyran. En mettant en regard l'*Ecerinis* d'Albertino Mussato et la lettre dédicatoire de Dante à Cangrande della Scala, on tente de mettre à l'épreuve cette ambivalence de la fiction politique. Celle-ci s'exprime aussi dans les renversements, déplacements et irradiations parodiques du théâtre médiéval, de la réécriture renardienne de *La mort le roi Artu* ou du roman à clefs qu'est le *Roman de Fauvel*. Mais que penser de l'efficacité politique réelle d'une telle inversion carnavalesque ? On achève ces réflexions comme on les avait amorcées, face à l'impossibilité de caricaturer le dictateur – une impossibilité mise en scène par Charlie Chaplin, analysée par André Bazin dans son grand article de 1945 « Sur *Le Dictateur* : pastiche et postiche ou le néant pour une moustache », et ne pouvant pas ne pas nous faire penser aujourd'hui à l'anachronisme et au prophétisme d'un rire sans comique.



## SÉMINAIRE – L'EXPÉRIENCE COMMUNALE

**Introduction**

De modernité, il fut également question cette année, car en se donnant pour objet l'expérience communale, on cherchait sans doute une autre généalogie de notre modernité, ou plus exactement une manière non généalogique d'envisager les effets de la modernité (pour reprendre le titre du séminaire 2015-2016), décrochée des pentes fatales de l'histoire de la souveraineté. Le terme d'expérience désignait alors la démarche, il désigne ici l'objet. La notion d'expérience communale devait ici s'entendre de trois manières. La première est l'expérimentation politique d'un gouvernement du commun. Elle se manifeste à certains moments de l'histoire, précipitant des formes politiques plus ou moins durables, notamment dans les régimes urbains. Mais elle constitue aussi une potentialité du devenir historique de toute société politique. Il existe donc une histoire discontinue de ces expériences qui ne se laisse pas circonscrire dans le grand récit de l'histoire de la souveraineté, et cette tradition transmise, rêvée, constamment réinventée, forme bien, en sa deuxième acception, l'expérience communale. Mais celle-ci doit également s'appréhender, et telle est sa troisième et dernière dimension, comme expérience sensible, dans un sens travaillé par l'histoire des émotions politiques : en quoi faire commune affecte-t-il les vies de ceux qui s'y engagent ou bien s'y abandonnent ? Le séminaire a pris cette année la forme d'un atelier collectif transdisciplinaire destiné à faire porter sur certaines expériences historiquement situées (la cité grecque, les villes médiévales, la commune insurrectionnelle) le regard de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie et de la philosophie politique, et ce pour préparer un questionnaire théorique qui pourra être, l'année suivante, testé sur l'histoire de l'Italie communale.

**Séminaire 1 – Faire l'expérience du lieu commun : introduction générale**

Patrick Boucheron avec Adrien Genoudet (ATER, Collège de France), le 2 mai 2017

Quand bien même l'on voudrait se contenter de penser l'expérience communale dans un cadre historique déterminé – disons : les communes de l'Italie médiévale – il apparaîtrait nécessaire d'identifier tous les sens subreptices de ce que commune veut dire. Car l'expérience communale est aussi celle des effets plus ou moins pernicious de la transparence : à travers elle se discernent ou se confondent différentes expériences situées du rassemblement des corps, et l'expérience communale est aussi l'empilement des expériences accumulées. Voici pourquoi cette histoire est d'emblée une histoire des lieux, et de la capacité des lieux à faire du lieu commun. Mais on pourrait tout aussi bien dire qu'elle est d'emblée une histoire visuelle. Après avoir posé quelques propositions pour une enquête collective menée par Patrick Boucheron, l'introduction générale du séminaire fait le détour d'une aventure singulière d'archivage des différentes manières de faire du commun dans le monde : celle des « Archives de la Planète » d'Albert Kahn, étudiées par Adrien Genoudet dans sa thèse en cours. Les images du fonds Kahn véhiculent en effet un *lieu commun* où prend forme le désir de rassembler l'hétéroclite, au sens foucauldien : il faut entendre ce mot au plus près de son étymologie : les choses y sont « couchées », « posées », « disposées » dans des sites à ce point différents qu'il est impossible de trouver pour eux un espace d'accueil, de définir au-dessous des uns et des autres un « *lieu commun* ». L'image, en tant qu'espace-temps unitaire dans

lequel on peut « coucher » le monde et l'étreindre en un même regard synoptique et panoramique, se fait le médium d'une démonstration du commun. Elle répond ainsi à la « réalité matérielle » de Siegfried Kracauer pour qui donner à voir, par le film et la photographie, « l'environnement matériel dont nous disposons » en l'étendant dans toutes les directions produit « virtuellement » un sentiment commun d'un monde qui est « notre chez nous » et qui, plus largement, nous permet d'interroger l'« expérience communale » comme une expérience de l'image des autres.

### **Séminaire 2 – Le politique comme « forme de vie » : autour de la cité grecque**

Séance coorganisée par Paulin Ismard (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), avec Yves Sintomer (université Paris 8) et Carole Widmaier (université de Franche-Comté), le 16 mai 2017

« La Grèce antique est la plus belle invention des temps modernes », écrivait Paul Valéry. Au cœur de cette invention réside une forme singulière d'organisation de la vie collective qui incarnerait la singularité de l'expérience grecque : la cité. La séance fut précisément consacrée à l'élaboration de la cité (*polis*) comme objet théorique et figure imaginaire dans la pensée contemporaine. Il est évidemment tout d'abord affaire de pratiques politiques : parce qu'elle reposerait sur la mise en commun des paroles dans un espace où des égaux discutent et décident librement ensemble, la *polis* antique offrirait, à en croire une partie de la philosophie politique contemporaine, des ressources précieuses pour penser notre présent politique – et notamment la question du suffrage et du tirage au sort, qui intéresse tant aujourd'hui. Mais cette expérience politique est indissociable d'une manière spécifique de faire commun, faite de gestes, manières de percevoir, attitudes et comportements. En ce sens, la *polis* est aussi l'emblème d'une « forme de vie », dans laquelle se réaliserait une politique authentique. Les implicites théoriques d'une telle conception de la cité, à l'œuvre aussi bien dans l'œuvre d'Hannah Arendt, au sein d'une partie des sciences politiques contemporaines, que dans les travaux récents des historiens de la cité classique, furent au cœur de la séance. Voici pourquoi la séance s'achève par une réflexion générale sur la manière dont la philosophie arendtienne s'empare de la cité grecque comme d'un trésor d'expériences, mais voici également pourquoi elle avait commencé par un panorama historiographique décrivant les différentes manières d'envisager les Grecs non comme des ancêtres mais comme des anciens.

### **Séminaire 3 – Commune, communauté, communalité dans les villes allemandes du Moyen Âge : une expérience européenne entre théorie et pratique**

Séance coorganisée par Pierre Monnet (EHESS), avec Florence Hulak (université Paris 8), Olivier Richard (université de Strasbourg) et Valentin Groebner (universität Luzern), le 30 mai 2017

Du point de vue historiographique, la ville médiévale, et plus spécialement son organisation politique la plus libre et la plus élevée qui prit le nom de « commune », n'a cessé depuis la fin du Moyen Âge de faire l'objet de grands récits qui, chacun à leur manière, ont tenté d'en évaluer la portée sociale, culturelle et politique au regard de sa performance au long cours de l'histoire européenne.



La Renaissance déjà, dans sa grande entreprise de dénigrement et de dévalorisation d'un temps « intermédiaire » (Moyen Âge) fait d'obscurité et de décadence entre la splendide ancienneté de l'Antiquité et l'élan nouveau de la modernité, avait cru bon épargner la ville au motif qu'en elle avaient trouvé refuge les forces et les principes de ce qui devait structurer l'avènement du renouveau : la démocratie, la république, le bien commun, le droit, l'écrit, l'économie ; bref un îlot de liberté dans un océan de féodalité.

Face au triomphe de l'Europe des principautés, des monarchies et des empires, la ville médiévale continuait, aux yeux des Lumières, de briller des feux prétendus de l'autonomie, du consensus, de la libre entreprise et du bon droit avant que l'industrialisation et le libéralisme des bourgeoisies de la notabilité, du nationalisme et du parlementarisme n'érigent au XIX<sup>e</sup> siècle les cités médiévales en laboratoire de leur propre actualité. On en retrouve les échos aussi bien dans les grands écrits libéraux ou dans la pensée marxiste que dans les diverses histoires nationales, et cela au moins jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. La ville et plus spécialement la commune médiévale sont donc non seulement un objet historique d'étude mais leur historiographie participe sur le temps long d'une construction contemporaine du savoir politique et social dont se sont emparés tour à tour l'histoire, l'archéologie, la géographie, la sociologie et l'anthropologie culturelle.

Du point de vue historiographique, la ville médiévale, et plus spécialement son organisation politique la plus libre et la plus élevée qui prit le nom de « commune », n'a cessé depuis la fin du Moyen Âge de faire l'objet de grands récits qui, chacun à leur manière, ont tenté d'en évaluer la portée sociale, culturelle et politique au regard de sa performance au long cours de l'histoire européenne. C'est à une tentative visant à réévaluer, balancer et jauger la force interprétative du modèle communal ancien pour notre temps qu'invitait cette séance qui interrogea le terme, à la fois mot et expérience, par le biais de sa construction historiographique (tant textuelle que visuelle et symbolique) sur le moment même puis ultérieurement ; par le truchement de sa capacité à avoir engagé au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles une grande rencontre heuristique et épistémologique entre histoire et sociologie (Weber et Durkheim) ; par le détour des pratiques et rituels spécifiques dont elle a fourni le cadre et qui l'ont institué (ainsi du serment). Le regard ainsi porté revendiqua à dessein un décalage à la fois historiographique, conceptuel et géographique en mobilisant références et repères extraits en grande partie d'une aire germanique conçue au sens large, à la fois comme espace ayant porté des constructions urbaines qui ne sont pas sans rapport avec un fédéralisme encore vivant (Allemagne, Suisse) et comme culture scientifique où l'histoire, le droit et la sociologie se sont tutoyés d'une manière différente. De la sorte, la séance souhaitait inviter ses participants et ses auditeurs, au rappel, somme toute si salutaire, de l'intrication et de la diversité consubstantielles de ce que l'on appelle l'Europe.

#### **Séminaire 4 – L'exercice de la comparaison : penser l'expérience du commun depuis la Commune de Paris (1871)**

Séance coorganisée avec Quentin Deluermoz (université Paris 13), avec Claire Judde de la Rivière (université de Toulouse), Riccardo Ciavolletta (EHESS) et Guillaume Mazeau (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), le 13 juin 2017

On a longtemps envisagé l'insurrection parisienne de 1871 – accompagnée des révoltes d'autres villes métropolitaines et coloniales – comme la première des révolutions socialistes « modernes », événement urbain singulier dont le spontanéisme ferait la valeur. Cette séance entendait revenir sur sa signification et sa portée, mais dans une tout autre perspective. D'abord en se centrant sur la notion « d'expérience » qui donne son titre à l'ensemble du séminaire. Elle fut entendue ici, pour cette révolution ancrée dans le XIX<sup>e</sup> siècle dit de la « modernité », comme expérience temporelle (soit la manière dont l'histoire vient frapper la conscience des acteurs) mais aussi comme expérience sensible (modifiant, dans l'événement, l'environnement symbolique, affectuel et sensoriel) et enfin comme expérimentations sociales et politiques, étant entendu que ces trois dimensions sont indissociables. On procéda donc par croisement avec d'autres expériences – révolte ou élaboration d'ordres sociaux alternatifs – sur un ou plusieurs de ces aspects. Il s'agissait tout à la fois d'entreprendre un exercice de comparaison permettant de cerner les distances temporelles, les effets de la longue durée ou la proximité des situations de crise ou de révolution. Mais on tâchait aussi de voir la manière dont les communards se situent dans l'histoire, mobilisent le passé et ses potentialités pour donner sens à leur action, puis la façon dont la Commune devient à son tour une référence chargée de promesses en d'autres temps ou lieux. Enfin on posa le problème de la traductibilité des expériences historiques révolutionnaires, qui apparaissent souvent irréductibles. Sont ainsi mises en relations avec la Commune de 1871 les villes italiennes du XVI<sup>e</sup> siècle, la Commune de Paris de 1792, et dans une perspective plus anthropologique les formes d'« alter-politique » observables dans le monde contemporain, en perspective avec les réflexions du philosophe Antonio Gramsci. Tout en se confrontant aux problèmes classiques mais redoutables de l'homologie et de la singularité, de la discontinuité et de la répétition, la séance a ainsi proposé une réflexion collective sur ce qui s'est passé pendant la Commune de Paris, la rupture dans l'ordre du sens qu'elle a provoqué comme aux interprétations croisées qui peuvent en être faites aujourd'hui. Soit une manière de revenir sur la part du « commun » de la Commune.

COLLOQUE – « LES VISIONS DE L'HISTOIRE. L'ÉCRITURE VISUELLE DU TEMPS »

Collège de France et Bibliothèque nationale de France, les 3 et 4 février 2017

Organisé avec Adrien Genoudet, en partenariat avec l'IHTP, Sciences Po Paris et l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, ce colloque international avait pour but de saisir et d'interroger les fabriques visuelles de la périodisation historique à travers les différents médiums que sont le cinéma, la bande dessinée, la photographie, l'illustration, le jeu vidéo, etc.

COURS À L'EXTÉRIEUR – « LES MÉDIÉVAUX ONT-ILS CRU À LEURS FICTIONS POLITIQUES ? »

Académie royale de Belgique, 9 et 10 mai 2017

Les cours sont disponibles sur le site de l'Académie royale de Belgique, <https://lacademie.tv/cycles/les-medievaux-ont-ils-cru-a-leurs-fictions-politiques>)

L'idée d'un Moyen Âge unanimement dominé par la croyance est l'envers de notre conception de la modernité. Ou plus exactement l'ombre portée d'une foi obtuse et nue dont elle se prétend affranchie. En déplaçant la fameuse question de Paul Veyne (« Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? ») et en l'appliquant à la notion connexe de fiction politique, on a tenté de mettre à l'épreuve une conception bien trop robuste de la croyance comme préhistoire de l'idéologie – et ce dans la poursuite des cours donnés au Collège de France durant l'année 2017 sur la notion même de fictions politiques. Une relecture critique du classique de Lucien Febvre *Le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle*. La religion de Rabelais s'imposait alors, notamment en prenant appui sur les travaux récents qui réévaluent la portée du scepticisme dans la raison scolastique. Mais c'est également en tenant compte de l'histoire des pratiques – soit en l'occurrence des doutes, feintes et ruses des fidèles que documentent amplement, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, la plainte des prédicateurs confrontés aux faiblesses du faire croire – que l'on a tenté de déjouer le grand récit héroïque du désenchantement du monde, en projetant bien en deçà du point de basculement machiavélien la possibilité sociale qu'il y ait des incroyables.

## RECHERCHE

En engageant un nouveau chantier sur la notion de fiction politique dans le prolongement de l'enquête sur la mémoire ambrosienne ayant fourni la matière au cours prononcé l'année dernière – enquête qui s'est poursuivie durant l'année 2016-2017 en vue de l'écriture d'un essai historique en cours d'achèvement – la recherche s'inscrit toujours dans une réflexion globale sur l'archéologie du gouvernement occidental, envisagé dans ses formes narratives. Ces dernières ont été abordées cette année à partir du laboratoire de la *novellistica* italienne dans laquelle a été ouvert un second front de recherche. Il fera l'objet du cours de l'année prochaine, mais ses premiers résultats ont déjà été testés dans plusieurs séances de séminaires (notamment lors d'un séjour au Québec en octobre 2017, à l'UQAM, à l'université de Montréal et à l'université Laval). Au total, il s'agit bien de définir la construction imaginaire des pouvoirs au Moyen Âge – toujours envisagé au large, en l'occurrence ici du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle environ, en tenant compte des effets sur la périodisation historique des développements de la *world history*. De ce point de vue, la réflexion épistémologique s'est poursuivie dans le cadre de différents colloques nationaux et internationaux, mais aussi à l'occasion de l'invitation au Collège de France des professeurs Francesca Trivellato et Timothy Brook, pour ne rien dire des différentes manifestations publiques occasionnées par la parution de *l'Histoire mondiale de la France*. C'est aussi dans cette perspective d'une histoire engagée dans la cité que se situent l'organisation et l'édition des actes du colloque de rentrée *Migrations, réfugiés, exil*. Mais par construction imaginaire des pouvoirs, il faut ici entendre également leur puissance imaginante : voici pourquoi le cours de cette année s'est longuement arrêté sur une image politique, peut-être la plus politique des images (le frontispice du *Léviathan* de Hobbes), et voici également pourquoi on a poursuivi une réflexion à partir de la notion classique de représentation et de la possibilité ou non de la rétroprojeter sur les images médiévales – et ce à l'occasion de la préparation d'une exposition au Louvre sur *le Théâtre du pouvoir*, mais aussi d'un colloque à l'université Johns Hopkins sur Louis Marin en mars 2017. C'est dans cette perspective que la recherche de Patrick Boucheron croise celle d'Adrien Genoudet

dans le champ des *visual studies*. Parallèlement, et de manière plus discrète, la recherche s'est recentrée sur les chantiers urbains où Patrick Boucheron mène une enquête de plus longue haleine, menée collectivement dans le cadre du séminaire sur l'expérience communale, mais aussi du suivi doctoral des étudiants et des programmes de recherche de l'École française de Rome. C'est également dans cette perspective d'une histoire globale du fait urbain qu'ont été menées les recherches sur la démocratie urbaine (« Ces projets qui font la ville ») exposées dans le cadre de la chaire Gilles Deleuze – Métropole, nature, démocratie de la fondation Bordeaux université (novembre 2016-mars 2017). Enfin, Patrick Boucheron a participé à sept jurys de thèse (dont cinq comme président) et à deux jurys d'habilitation à diriger des recherches (dont l'un comme président et l'autre comme garant).

### PUBLICATIONS

BOUCHERON P., *Un été avec Machiavel*, Paris, Éditions des Équateurs, coll. « Parallèles », 2017.

BOUCHERON P. (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017 ; prix « Aujourd'hui » ; trad. anglaise ; trad. coréenne en cours ; trad. chinoise en cours.

BOUCHERON P. (dir.), *Migrations, réfugiés, exil*, Paris, Collège de France/Odile Jacob, 2017 ; « Conclusion », p. 385-398.

BOUCHERON P., avec FAUVELLE F.-X. et LOISEAU J., « Rythmes du monde au Moyen Âge », in I. CATTEDU et H. NOIZET (dir.), *Quoi de neuf au Moyen Âge ?*, Paris, La Martinière, 2016, p. 150-166.

BOUCHERON P., « Avant-propos », in D. KALIFA (dir.), *Les historiens croient-ils à leurs mythes ?*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 5-10.

BOUCHERON P., « L'archéologue radical », *Talweg*, vol. 4 (« Le sol »), 2016, p. 122-129.

BOUCHERON P., « Le Moyen Âge à l'épreuve du monde : entre altérité et familiarité », in P. JOSSEMAND et J. PYSIAK (dir.), *À la rencontre de l'autre au Moyen Âge*. In memoriam Jacques le Goff. Actes des premières assises franco-polonaises d'histoire médiévale, Rennes, PUR, 2017, p. 217-228.

BOUCHERON P., « Devenir l'autre de l'autre : brèves remarques sur l'élan comparatiste », *Socio-anthropologie*, vol. 36 (F. FRUTEAU DE LACLOS et C. GRELLARD (dir.), « Manières de croire »), 2017, p. 179-185.

BOUCHERON P., « L'histoire, paysages perdus », *Les Cahiers de l'École de Blois*, vol. 15 (« Vous avez-dit paysage ? »), 2017, p. 22-25.

BOUCHERON P., « Les Pères de l'Europe », *Po&sie*, n° 160161, 2017, p. 75-79.

BOUCHERON P., « Briser le miroir, prendre le large », introduction au catalogue *Aventuriers des mers, VII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hazan/MUCEM, 2017, p. 21-27.

BOUCHERON P., « Dans les coulisses de la représentation du pouvoir », dans *Théâtre du pouvoir*, Paris, Seuil/Louvre éditions, 2017, p. 12-17.

BOUCHERON P., « Le temps vient », dans *Cahiers de l'Herne. Pierre Michon*, Paris, L'Herne, 2017, p. 251-253.

BOUCHERON P., « Léonard, génie idéal » et « L'Homme de Vitruve, métaphore du monde », in É. FRANÇOIS et T. SERRIER (dir.), *Europa. Notre histoire*, Paris, Les Arènes, 2017, p. 541-553.

BOUCHERON P., « L'éruption du Krakatoa (27 août 1883) », in P. SINGARAVELOU et S. VENAYRE (dir.), *Histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2017, p. 331-335.

BOUCHERON P., « Les mondes de Marco Polo », in J. GUÉROUT (dir.), *Pour l'amour de l'histoire*, Paris, Les Arènes, 2017, p. 153-170.

BOUCHERON P., « Sous la rature du mot barré : l'histoire », in M. GALLY et E. MARGUIN-HAMON (dir.), *André Pézard, autobiographe, italianiste, romaniste et médiéviste (1893-1984). Pour un profil intellectuel*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 9-14.

GENOUDET A., *L'Étreinte*, Paris, Inculte, 2017.

GENOUDET A., « Les mains en vis-à-vis, la reprise comme concave interface de l'autre », *Revue RSSI (Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry)*, vol. 36, 2016.

GENOUDET A., « Grain de sable et engrenage narratif. Présentation d'une source visuelle de *La Théorie du grain de sable* de Benoît Peeters et François Schuiten », *Tierce : Carnets de recherches interdisciplinaires en histoire, histoire de l'art et musicologie*, n° 2, 2017, en ligne.

GENOUDET A., « Dessiner le passé : de l'appropriation des images au style d'un auteur », in E. CABOCHE et D. LORENZ (dir.), *Bande dessinée et intermédialité*, Rennes, PUR, 2017, p. 121-133.

GENOUDET A., « La part inspirée du dessin : de l'appropriation à la restitution du visible », in O. DELOIGNON et G. DÉGÉ (dir.), *Pas vu, pas pris*, Strasbourg, Laboratoire De traits et d'esprit, Haute École des arts du Rhin, 2017, p. 140-153.